

L'arbre de vie

entretiens sur le salut avec le Professeur Siloë

Marc Frédéric Donzé



EUROPRESSE

La rencontre

Comme je sortais de la bouche du métro Strasbourg–St-Denis, une bourrasque violente gifla le bas de mon manteau et faillit retourner mon parapluie. Le boulevard était ruisselant d'eau et la lumière des devantures prenait des reflets sinistres. Courbés sous leurs couvre-chefs, les rares passants évitaient avec beaucoup d'adresse les giclées projetées par les véhicules. Amenée par un vent glacial, une pluie fine, nerveuse, mauvaise fouettait les façades des immeubles. Elle s'incrustait le long des devantures, lessivait les trottoirs, emportait au loin la crasse de la ville, les vieux papiers et toutes les illusions des passants. En ce mois de novembre, l'hiver prenait possession des lieux avec un mois d'avance.

Je rehaussai le col de mon imper, pris mon courage à deux mains et me dirigeai vers la rue Boulanger. Les éléments continuaient à se liguer contre moi et je dus m'y reprendre à deux fois pour la trouver, mais elle n'était finalement pas très loin. Je la remontai et, en quelques pas, je me trouvai devant le 221 B, lieu de mon rendez-vous. La porte grinça légèrement avant de se refermer avec un bruit sourd.

Un courant d'air glacial traversa le hall de l'immeuble. J'étais tout dégoulinant et passablement refroidi. Signe du temps qui passe, un ensemble de vieilles boîtes aux lettres poussiéreuses et rouillées semblait monter la garde près de la cage d'ascenseur. L'une d'elles indiquait : «Pr. Jean Siloë, 2e étage».

Le professeur m'avait été recommandé par une de mes relations d'église : «Tu verras, il mérite sa réputation de théologien. Certains murmurent même que les plus grandes difficultés de la Bible ne lui résistent pas. Il vit depuis toujours dans un vieil appartement du Xe. Va le trouver de ma part.»

Des questions me traversaient l'esprit et se bousculaient en moi, comme des âmes anxieuses devant la porte du paradis : de quelle liberté de choix l'homme jouit-il quand Dieu l'appelle ? Quel est le rôle exact de Christ ; comment agit-il pour nous sauver ? Liberté, choix, appel de Dieu, refus des hommes, conversion... rien ne semblait simple.

Je me sentis un peu intimidé devant la lourde porte de l'appartement. Il me fallait vaincre cette résistance impalpable, cet obstacle ténu qui nous isole de l'autre, de l'étranger. J'attendis quelques secondes et pris une brève inspiration avant d'appuyer sur la sonnette. Une petite dame sans âge, à la mine chafouine et toute recroquevillée sous son châle, m'ouvrit la porte et me dit avec un fort accent portugais : «Entrez, le Profechor va vous recevoir.»

Elle m'introduisit dans une grande bibliothèque où rôdaient des effluves de tabac froid. À droite, un imposant bureau de chêne, sur lequel trônait un ordinateur, était recouvert d'un indescriptible chaos de paperasses, de factures, de prospectus, de lettres manuscrites. Le tout se mêlait joyeusement à des crayons, des trombones, des agrafes... et tous les ustensiles qui encomrent la vie de ceux

qui passent leur temps courbés un stylo à la main. Entre les rayonnages, deux grandes fenêtres encadrées par de lourds rideaux de brocart beige laissaient passer une douce lumière, à peine tamisée par l'écoulement lent et rythmé des gouttes de pluie.

Pour me réchauffer les mains, je m'approchai du feu de bois qui feulait timidement au centre d'une belle cheminée de pierre surmontée d'un trumeau en bois décoré de volutes. Je me pris à admirer la pièce, qui était de vastes dimensions, un peu solennelle. Un grand lustre à armature de fer, décoré de feuillages descendait du centre d'une de ces rosaces qu'on ne rencontre plus que dans les appartements du siècle passé. Une vieille pendule en bronze hachait scrupuleusement le temps.

Je m'avançai. Ce qui me frappa le plus furent les livres. Des milliers de livres. Il y en avait partout. Beaucoup étaient de gros tomes reliés, d'autres de simples fascicules ou de vulgaires livres de poche. Il y avait aussi des traités, des encyclopédies, des comptes rendus de thèses et même un incunable, le tout s'entassant dans un alignement de bibliothèques en vieux chêne. Posés le long des murs ou empilés, de gros et lourds volumes se prenaient pour des colonnes. D'autres s'entassaient, s'emmêlaient parfois, en d'improbables vagues, ou partaient se réfugier sous les étagères. Il y en avait tant dans ce joyeux bazar que je me demandais si le propriétaire des lieux les avait tous lus ou simplement consultés. Je saisis l'un d'eux au hasard : «La liberté est en Christ».¹

«Voici un très bon livre d'introduction à l'étude de la théologie !», résonna une forte voix qui me fit sursauter.

Sur le seuil de la pièce se tenait une sorte de géant d'une soixantaine d'années, une pipe éteinte à la main, son imposante stature le tenant légèrement voûté. Un pull trop court et un pantalon sans

forme masquaient mal l'extrême minceur de sa carcasse. Je ne pus m'empêcher de le dévisager : des cheveux gris éparpillés à la manière des herbes folles, un maintien dégingandé, un visage très anguleux, sans doute dû à une légère acromégalie². Le tout mangé par une courte barbe lui donnait l'aspect un peu relâché du vieux célibataire qui ne prend plus garde aux apparences. Son regard, fatigué par l'étude, mais empreint d'un singulier mélange de fermeté et de gentillesse, brilla d'un éclat soudain. Il s'avança en souriant, me prit la main et la broya sans ménagement :

«Jean Siloë. Heureux de faire votre connaissance !»

Après quelques paroles de bienvenue, il me fit asseoir, me fixa un instant, puis me dit :

«Dites-moi, quel est le but de votre visite ?

– Voici, une question fondamentale me taraude depuis quelque temps. Voyez-vous, Professeur, je ne sais comment appréhender le salut. J'ai eu beaucoup de discussions avec des chrétiens, mais les réponses ne sont jamais claires. Certains affirment que Dieu agit pour nous sauver sans que nous ayons notre mot à dire. D'autres soutiennent qu'au contraire, il appelle tous les hommes au salut en leur laissant une entière liberté de choix quant à la réponse. De plus, il me semble que la Bible est assez contradictoire sur cet aspect. J'aimerais donc savoir si nous avons la liberté de choix, le fameux libre arbitre, qui permet d'accepter ou de rejeter le Rédempteur lors de l'appel à la conversion ? Ou est-ce le Seigneur qui décide de tout, qui nous choisit et nous appelle, malgré nous pourrait-on dire ? Et, dans ce cas, quelle part de liberté nous reste-t-il ?

– Je vois, répondit-il, c'est la rivalité éternelle entre donner tout pouvoir à l'homme et n'avoir foi qu'en la volonté de Dieu... »

Il parut réfléchir un assez long moment, les yeux tournés vers le plafond, et ses longs doigts ramenés devant la bouche comme les pattes d'un gros insecte. Puis il me dit : «Pour bien répondre à cette question, nous devons partir de l'origine. Il faut examiner tout d'abord ce que dit l'Écriture à propos de la faute d'Adam, car tout a commencé avec la rébellion de l'homme dans le jardin d'Éden.» Il fit ensuite une remarque surprenante : «Rien n'est simple ici. Beaucoup de passages sont essentiels, et nous devons les examiner dans leur contexte et à la lumière de l'Esprit. Mais pour bien comprendre, si vous le voulez bien, nous devons étudier le rôle des deux arbres de la Genèse.»

Je ne voyais pas le rapport entre l'arbre de la connaissance du bien et du mal et l'arbre de vie dont parle la Genèse (2:9), d'une part, et notre supposée liberté, d'autre part. Mais je m'abstins de lui en faire la remarque. Je lui demandai simplement si l'examen de cette question prendrait longtemps.

«Voyons, me dit-il avec un petit sourire, cela dépend si vous êtes ou non proche du Seigneur. Moi, je peux annoncer la vérité, et j'ai du temps pour le faire, mais si l'Esprit ne vous éclaire pas, vous rentrerez chez vous avec autant d'interrogations qu'en entrant ici. Toutefois, le fait que vous vous posiez des questions est un bon signe, car le croyant a soif de l'Écriture (1 Pierre 2:2). L'homme religieux, pour sa part, se satisfait de pratiques. L'un réfléchit, l'autre se contente de remuer, sans aller jamais bien loin. En fait, Jésus n'a-t-il pas dit : «Laissez venir à moi les petits enfants» ? Et les enfants ne cessent de poser des questions.»

Je ne voyais toujours pas où il voulait en venir. Il me regarda en agitant l'index, puis ajouta : «Car je vois que vous êtes comme un petit enfant !» Je dus paraître quelque peu interloqué car il reprit :

«Je dis cela comme une simple constatation, sans aucune animosité, car Dieu veut que nous soyons devant lui comme des petits enfants. C'est l'Esprit-Saint qui nous apporte les vérités glorieuses de l'Évangile : «Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit» (*Jean 3:8*). Par ailleurs, la Bible confirme cela : «Parce qu'il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, et que cela ne leur a pas été donné» (*Matthieu 13:11*). Disons que je peux être le plus simple et le plus concis possible, mais nous devrons nous voir plusieurs fois.»

Puis, sans transition, il se mit à me tutoyer : «De plus, si tu es d'accord avec moi, il sera bon que nous espacions les visites pour te permettre de méditer et de réfléchir à de nouvelles questions. Que dirais-tu d'une étude par quinzaine ?»

Nous étant mis d'accord sur cette fréquence, je le quittai un brin perplexe : j'avais vingt-six ans et lui près de soixante. Me considérait-il comme un gamin ? Quel sens devais-je donner à ses paroles ?

Notes :

1. Edgar Andrews, *La liberté est en Christ*, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 1997/2007.

2. Acromégalie - Affection caractérisée par une hypertrophie non congénitale des extrémités de la tête (*Le Petit Robert*).

Première partie

***L'arbre de la connaissance
du bien et du mal***

1

La liberté d'Adam

C'était notre premier entretien, et je me sentais impatient d'éprouver son savoir. Le professeur Siloë me fit un signe de la main et je m'installai dans un des vieux fauteuils en cuir face à la cheminée. Il se retourna, farfouilla dans le tas de papiers qui étouffait son bureau. Il en sortit une petite bible passablement élimée, puis il se redressa, me lança un regard sévère et me dit :

«Maintenant, jeune homme, il convient de bien définir la façon dont nous allons procéder. Je crois que tu n'es pas sans savoir que la Bible n'est pas un manuel de savoir-faire à l'usage des chrétiens, ni un traité de bonne conduite ou de morale réservé aux

bigots, comme certains osent le laisser entendre. C'est un texte pour lequel nous devons avoir un grand respect. Il vient du Dieu vivant. C'est un texte *inspiré*, selon ce que confirme l'apôtre Paul : «Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice» (2 *Timothée* 3:16). C'est aussi un texte *difficile*, qui ne se laisse comprendre qu'à la lumière de l'Esprit-Saint, comme l'annonce le Seigneur Jésus : «Le Saint-Esprit, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit» ; «Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité» (*Jean* 14:26 ; 16:13).

«Sans vouloir donner un cours sur la perfection de la Bible, disons qu'étant inspirée de Dieu, elle ne peut donc ni diverger, ni se tromper, ni se contredire. Ceux qui pensent y trouver des erreurs feraient bien de s'y reprendre à deux fois. Soit ils lisent mal ou trop rapidement, soit ils sont remplis de ténèbres et ils méritent leur aveuglement.

«En plus du sens des mots, une herméneutique saine doit tenir compte encore du contexte et de tous les passages qui expriment une même idée au travers de la Parole de Dieu. Rappelle-toi ceci et ne l'oublie pas : nous croyons en l'inerrance de la Bible (c'est-à-dire qu'elle ne comporte pas d'erreurs). D'ailleurs, peux-tu me dire justement à quoi sert la Bible ?

– Hum ! Nous venons de le voir, je crois : à nous enseigner.

– C'est effectivement un de ses rôles. Les théologiens y voient quatre sens : moral, historique, prophétique et allégorique. Il y a donc un enseignement dans ces quatre domaines. Tout ceci s'accomplit à travers cette seule parole de Christ : «Sanctifie-les par la vérité : ta parole est la vérité» (*Jean* 17:17). Mais, pour for-

muler ma question un peu différemment, quel est le but ultime de l'enseignement biblique ?»

Je pensais qu'il venait de le dire, et je ne pus que hausser les épaules en signe d'ignorance. Il fronça un peu plus les sourcils :

«Sache que Dieu a un plan pour chacun de nous et qu'il l'accomplira. Si tu le veux bien et si tu me suis jusqu'à la fin de nos entretiens, je répondrai à cette question. Je te montrerai le but de toute vie chrétienne selon l'enseignement (je devrais dire selon la révélation) que donne la Parole de Dieu. Mais, commençons par le commencement. La dernière fois, tu m'as posé une question très précise : l'homme naturel a-t-il toute liberté d'accepter ou de refuser le salut offert en Christ ? Nous allons commencer d'y répondre.

La liberté du premier homme

Il me tendit une bible qu'il avait placée près de lui. Il étendit ses longues jambes comme on déploie des échasses, farfouilla dans la poche de son gilet pour en sortir un paquet de notes serrées et me dit d'un air cette fois détendu :

«Considérons déjà la bonté de Dieu, car toute étude doit se baser sur cette vérité essentielle : *Dieu est amour*, et il n'y a pas de mal en lui (1 Jean 4:8). Oublier ce fait fondamental amène à se fourvoyer. Vois toujours dans l'amour de Dieu la cause première de toute action à notre égard. Il n'est pas comme l'homme naturel qui, lui, agit trop souvent dans l'espoir de tirer profit des autres.

«Pour commencer, je crois qu'il serait bon de nous intéresser au premier livre de la Bible, la Genèse. Cela nous permet d'observer

ver dans quelle condition l'homme se trouva après que sa chute soit intervenue.

«La Bible dit que Dieu fit l'homme et la femme à *son image* (ou *en son image*, selon d'autres traductions *Genèse 1:26,27*). Cette affirmation est peut-être un peu difficile à saisir, car il faut trouver en quoi nous sommes l'image du Très-Haut. Elle a donc fait réfléchir de nombreux théologiens depuis les origines. Elle est reprise plusieurs fois dans la Bible. Par exemple, Paul affirme que l'homme nouveau est renouvelé «dans la connaissance, *selon l'image* de celui qui l'a créé» (*Colossiens 3:10*; cf. *Jacques 3:9*; *1 Corinthiens 11:7*). Le sens varie donc un peu, au fil des citations bibliques, quand nous lisons que nous sommes l'image ou que nous sommes faits selon l'image ou à l'image du Dieu invisible. Bien entendu, il ne s'agit pas d'entendre que notre corps est fait à son image puisque nous savons que Dieu est Esprit (*Jean 4:24*). Comment pourrait-on donner une forme à ce qui n'en a pas ? Nous devons donc plutôt chercher une réponse dans les qualités que Dieu nous a attribuées et qui sont aussi en lui. J'en vois au moins trois :

1. L'autorité de l'homme sur la création

«C'est la première à être mentionnée par les théologiens. Elle suit d'ailleurs directement l'affirmation que nous venons de citer : «Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, *et qu'il domine* sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre» (*Genèse 1:26*). Créé à l'image de Dieu, l'homme reçut son autorité par délégation. Il devint le représentant et le régisseur de Dieu sur la terre. Cette qualité lui a été conservée, même après la

chute : «Vous serez un sujet d'effroi et de terreur pour tout animal de la terre... ils sont *livrés* entre vos mains» (*Genèse 9:2*).

2. *L'homme est doué de raison*

«Comme de très nombreux interprètes de la Bible, nous pouvons avancer que, comme son Créateur, l'homme est la seule créature à avoir part à l'esprit et à la *raison*. Les bêtes sont dénuées d'intelligence et incapables d'abstractions. Seul l'homme peut *adorer*. Bien que tiré de la terre (*1:24*), aucun autre être vivant ne reçut le souffle de vie qui fait de l'homme «un être» ou «une âme (*psyché*) vivante» (*Genèse 2:7; 1 Corinthiens 15:45*). En effet : «Le souffle de l'homme est une lampe de l'Éternel» (*Proverbes 20:27*).

«Il est d'ailleurs remarquable de noter que la séparation qui suivit la chute entraîna un dévoiement de cette adoration qui n'est due qu'au seul Dieu vivant. Paul le rappelle : «Ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur cœur sans intelligence a été plongé dans les ténèbres... et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes, et des reptiles» (*Romains 1:21b,23*). Séparé de Dieu, mais conservant en lui le besoin d'une relation avec un être supérieur, l'homme se fourvoie en adorant la créature. C'est ainsi que sont nées l'idolâtrie, les fausses religions et les sectes qui ont répandu leur influence sur toute la terre.

3. *L'homme est créé rempli de justice*

«C'est la troisième chose qu'on doit se rappeler pour voir dans quel sens nous sommes faits en l'image de Dieu. Souvenons-nous que

nous avons été créés purs, *remplis de justice* et de bonté, dénués de tout calcul et de toute malice. Ainsi, Adam n'est pas seulement un être doté d'autorité, rempli d'intelligence et d'adoration devant celui qui est son Seigneur et Maître. Il est aussi une créature douée d'un sens moral : «Dieu a fait les hommes *droits*» (*Eclésiaste 7:29*). Cette dernière qualité perdue d'une certaine manière en nous après la chute, sans toutefois avoir l'éclat des origines. En effet, désirant que nous nous comportions avec justice, Dieu mit une loi dès le début dans le cœur de chaque homme : «(les païens) montrent que l'œuvre de la loi est écrite dans leur cœur» (*Romains 2:15a*). Nous parlerons plus en détail de ce dernier point par la suite. Hélas, la corruption de la chair et la tentation du mal rendent souvent cette qualité inefficace.

«Nous pouvons donc affirmer avec Philip Eveson : «Non seulement Dieu révèle la vérité le concernant en rapport avec la création de l'homme, mais ce verset (v.27) enseigne que nous sommes à certains égards comme Dieu.»¹

– L'homme, demandai-je, fut donc créé pur, intelligent, doué d'un grand sens moral et capable de dominer sur toute la création. Pouvait-il de ce fait adorer le Dieu créateur ?

– C'est cela, il n'y avait aucun mal au commencement, car Adam était fait à l'image de son Seigneur. La création était achevée, l'harmonie et la beauté régnaient partout : «Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, cela était très bon» (*Genèse 1:31*). La mort n'agitait pas sa faux, et les animaux ne se dévoraient pas entre eux : «À tout ce qui se meut sur la terre, ayant en soi un souffle de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture» (v.30). Plein de vie et d'intelligence, sage maître de la création et soumis à son Seigneur, l'homme vivait en parfait équilibre dans un jardin merveilleux

qu'il devait cultiver et garder. Si les deux premiers chapitres de la Genèse parlent de la création de l'homme, ils sont assez discrets concernant la relation de ce dernier avec Dieu. Mais nous avons toutes raisons de penser qu'elle se basait sur la confiance et l'amour, et qu'aucune tache ne venait la souiller. D'ailleurs, le Seigneur parlait face à face avec Adam et sa femme (cf. 2:16; 3:3,11). L'œuvre de Dieu était en tous points parfaite.

– Mais, hasardai-je, Adam était-il réellement libre ? Sa volonté lui permettait-elle de faire ce qu'il désirait sans contrainte extérieure, conformément à sa propre nature ? Ou Dieu lui avait-il plutôt laissé une liberté totale de choix dans ses actions, c'est-à-dire un plein libre arbitre ?

– Dieu a conféré le libre arbitre à sa créature, donc la capacité de mal agir. Par là même, l'homme devenait entièrement responsable de son péché, car Dieu avait prescrit un *seul* commandement à Adam, suivi d'un avertissement : «Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement» (2:17). Cet unique commandement pourrait nous faire sourire aujourd'hui quand on voit l'amoncellement de textes et de règlements qui régissent nos sociétés. Mais il en fut ainsi. En donnant ce plus petit interdit, le Seigneur voulait certainement montrer que si, dans leur liberté totale, Adam et Ève le transgressaient, ils devenaient d'autant plus coupables qu'il leur était facile d'obéir.

– Mais ce premier commandement, cette toute première loi, n'entravait-elle pas la liberté d'Adam ? Les lois ne sont-elles pas des freins à notre liberté ?

– Non bien sûr, puisque l'homme avait toute liberté de lui obéir ou de la transgresser ! Il faut distinguer l'obligation par contrainte

de l'obligation morale, ce que les philosophes appellent la «liberté du devoir». La loi n'est pas une entrave à la liberté si elle garantit que nous y avons contribué.

– Pouvez-vous préciser ?

– Les lois sont justes et bonnes car elles sont là pour que chacun puisse vivre avec son prochain dans l'ordre et l'harmonie. Elles visent à protéger le citoyen et à réprimer le mal. En reconnaissant ce fait essentiel, je ne puis qu'accepter en toute liberté de me soumettre à la loi qui a été créée en vue du bien commun. C'est un fait universel ; tous les peuples de la terre se sont donné des lois qui ont toutes ce même but. À l'opposé, l'absence de lois (ce qu'on appelle l'anarchie) ôte toute barrière et élimine tout châtement. Cela favorise le péché, entraîne le désordre et encourage crimes et délits. Au final, une autre loi l'emporte, celle du plus fort.

«Voici, je suis libre si je participe librement à la loi, quelle que soit cette loi.

– La Bible parle-t-elle aussi des autorités qui sont censées promulguer et faire appliquer la loi ?

– Oui, avec grande clarté d'ailleurs. Ces autorités ont été mises en place à cause de l'état de péché de l'homme et des mauvaises actions qui en découlent. L'apôtre Paul dit que «les autorités qui existent ont été instituées de Dieu» (*Romains 13:1*). Puis il montre que l'autorité est au service de Dieu : «Veux-tu ne pas craindre l'autorité ? Fais le bien, et tu auras son approbation. Le magistrat est serviteur de Dieu pour ton bien. Mais si tu fais le mal, crains ; car ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, étant serviteur de Dieu pour exercer la vengeance et punir celui qui fait le mal. Il est donc nécessaire d'être soumis, non seulement par crainte de la punition, mais encore par motif de conscience» (*v.3-5*).»

Puis il s'arrêta de parler et sembla un moment comme perdu dans ses pensées, les yeux dans le vague. Un grand silence s'installa dans la pièce, seulement troublé par le tic tac de la pendule. Il finit par me regarder et ajouta : «Je me souviens que certaines personnes ont fait remarquer qu'Adam ne pouvait pas connaître le libre arbitre puisque seul le bien lui faisait face. Quel choix pouvait-il bien avoir ? En fait, si nous y réfléchissons bien, Adam fut réellement confronté au mal quand survint le serpent, l'adversaire. Mais nous aurons l'occasion d'en reparler.

– Donc, repris-je, l'homme et sa femme furent créés libres. Ils possédaient une entière liberté de choix, de pensée... ?

– Oui, Adam pouvait aller et venir, jouir de tous les biens du jardin et faire ce que bon lui semblait aussi longtemps qu'il obéissait. Nous lisons que le Seigneur lui avait demandé de *cultiver et garder le jardin*. Ceci signifie peut-être qu'il en était le maître, une sorte de vice-roi, que Dieu lui en avait confié la garde, c'est-à-dire la responsabilité, par délégation. Certains pensent que l'homme devait jouer le rôle de gardien afin d'empêcher le diable d'y entrer, mais rien de tangible ne permet de le dire. La fonction qui lui était confiée n'était pas une contrainte. Elle était une demande, assortie d'une mise en garde : «Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.» Ainsi, il semble difficile de croire que la liberté de l'homme et de sa femme n'était pas parfaite comme tout ce que Dieu avait créé.»

*

Une fois rentré chez moi, je me pris à méditer sur cette rencontre qui m'avait révélé un personnage original, un homme un peu soli-

taire, brouillon, une sorte d'artiste mêlé d'ermite. Il semblait avoir la faculté étonnante de manier la Bible comme s'il la connaissait par cœur. Aurait-il réponse à toutes les questions qui me venaient à l'esprit ? L'avenir me le dirait peut-être, car ce premier entretien semblait bien trop court pour que je me fasse une opinion. Peut-être voulait-il que je m'habitue à son enseignement, ne pas trop en dire ou trop me charger la première fois, et exciter aussi ma curiosité.

Je pris mon petit carnet de notes et essayai de résumer tout ce qu'il m'avait dit : «Le Seigneur a créé le premier homme libre et heureux, et lui a donné un commandement unique sans qu'aucun élément, ni aucune volonté (surtout pas celle de Dieu) ne puisse le contraindre à l'obéissance.»

Ma première question demeurait cependant : sommes-nous libres, depuis la chute, de décider ou non de notre salut ? Je me souvenais aussi qu'il m'avait posé une question qui était restée sans réponse : quel est le but ultime de la Bible ? Je ne le savais pas à l'époque, mais il me faudrait attendre la fin de ces études pour que cela me soit révélé.

Note :

1. Philip Eveson, *La Genèse – le livre des origines*, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 2007, p.30.

2

Les conséquences de la chute de l'homme

La chute

Notre deuxième rencontre eut lieu 15 jours plus tard. Nous étions assis dans le grand salon, détendus, face à la cheminée qui ronronnait doucement en lançant de petites taches de lumière dans les recoins sombres de la pièce. Il reprit la conversation comme si nous nous étions quittés la veille, un paquet de feuilles griffonnées sur les genoux :

«Maintenant, continuons notre petit voyage dans la Genèse. Voyons comment les deux premiers êtres humains se comportèrent quand le serpent vint à eux. Comme chacun sait, un men-

songe de Satan à la femme, enveloppé d'un aiguillon d'orgueil, provoqua la chute de l'homme : «Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs, que l'Éternel Dieu avait faits. Il dit à la femme : Dieu a-t-il réellement dit : vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ?», ce dont Ève se défendit en disant : «Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin [l'arbre de la connaissance du bien et du mal], Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mourriez» (3:1-3). Mais le serpent répondit : «Vous ne mourrez point... le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux [ou comme Dieu], connaissant le bien et le mal» (3:4,5). Ce serpent ne peut être autre que Satan lui-même caché sous une forme animale : «Le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan» (*Apocalypse 12:9*). Si nous analysons ses propos, nous voyons qu'il opéra à trois niveaux afin de plonger la plus belle créature de Dieu dans la perdition :

- 1 – Il insinua le doute dans l'esprit d'Ève : «Dieu a-t-il *réellement* dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ?» (3:1) ;
- 2 – Il mentit en contestant l'avertissement du Seigneur : «*Vous ne mourrez point !*» (3:4) ;
- 3 – Il attisa l'orgueil de la femme en lui faisant miroiter qu'elle et son mari seraient «*comme Dieu, connaissant le bien et le mal*» (3:5).

«Mais au fait, dis-moi, quel était cet arbre, objet d'un interdit si puissant ?

– Peut-être une sorte de pommier. Un arbre malsain, qui pervertissait quiconque en mangeait.»

D'un bond, il se leva, me faisant sursauter : « Ah ! Mais pas du tout ! D'abord, d'où tiens-tu qu'il s'agissait d'un pommier ? Certes on voit souvent des représentations d'Ève derrière laquelle se cache, comme pour l'influencer, un serpent aux yeux mauvais, offrant une pomme. Cette iconographie médiévale a été largement reprise au cours des siècles, à tel point que la pomme est souvent prise comme symbole du péché. Mais le texte ne dit jamais qu'il s'agissait d'un pommier (cela vient peut-être du fait que mal se dit *malum* en latin et pommier *malus*). Vois-tu, certains chrétiens comme toi pensent aujourd'hui encore que le fruit était mauvais et qu'il suffisait d'en manger pour être perdu.

« En fait, qu'il s'agisse d'un pommier, d'un poirier ou d'un quelconque arbre du jardin n'a guère d'importance. La chose principale à retenir est qu'il n'était pas « vénéneux ». C'est la transgression, l'acte coupable, qui entraîna la colère de Dieu, non le fruit en lui-même. Il ne servait que d'objet à la convoitise. Quel que soit l'arbre fruitier sur lequel tu es pris en train de marauder, tu es digne d'être condamné ! Remarquons aussi que la nature de l'homme ne peut pas être mise en cause ici, car il n'y avait en eux aucune tendance à pécher qui puisse les conduire à commettre la première transgression, comme c'est le cas maintenant en chaque être humain. »

Il se rassit et poursuivit, visiblement calmé :

« Ève mangea du fruit de cet arbre et en donna à son mari (v6) : le premier péché était consommé, et les conséquences furent terribles. Je crois qu'il ne faut pas chercher trop loin l'essence de ce premier péché. Certains vont jusqu'à dire que c'est une métaphore de la consommation de l'acte sexuel. Or, le fait que le Seigneur les fit homme et femme, donc sexuellement bien différenciés,

et qu'il leur donna l'ordre d'être féconds *avant* la chute, infirme complètement cette idée (*Genèse 1:28*). Le premier péché était tout simplement une désobéissance, et cela doit suffire à notre compréhension du texte. Nous l'avons vu : Adam et Ève étaient libres de leurs choix.

– Je saisis, mais j'aimerais comprendre autre chose, Professeur : si l'homme a été tenté par Satan, qu'est-ce qui provoqua la chute du tentateur, car si je me souviens bien, celui-ci n'est rien d'autre qu'un ange déchu ?

– C'est une excellente question, quoique très délicate. Elle nous écarte quelque peu de notre sujet, mais pourquoi ne pas y répondre ? Beaucoup voient dans la description que donne Ézéchiël sur la chute du roi de Tyr une allégorie représentant la ruine de Satan (les allusions à Satan sont très fortes dans ce passage, et il paraît très difficile de les limiter au seul roi de Tyr) : «Tu mettais le sceau à la perfection, tu étais plein de sagesse, parfait en beauté. Tu étais en Éden, le jardin de Dieu ; tu étais couvert de toute espèce de pierres précieuses... Tu étais un chérubin protecteur, aux ailes déployées ; je t'avais placé et tu étais sur la sainte montagne de Dieu... Tu as été intègre dans tes voies, depuis le jour où tu fus créé jusqu'à celui où l'iniquité a été trouvée chez toi... Ton cœur s'est élevé à cause de ta beauté, tu as corrompu ta sagesse par ton éclat ; je te jette par terre... Tous ceux qui te connaissent parmi les peuples sont dans la stupeur à cause de toi ; tu es réduit à rien, tu ne seras plus à jamais» (*Ézéchiël 28:11ss.*).

«Je pense que, comme pour l'homme, l'orgueil semble être la cause de la chute de celui qui était le plus bel ange du ciel, quoiqu'il n'ait jamais été lui-même tenté par personne. La déclaration que fait Lucifer est peut-être encore plus saisissante : «Tu disais en

ton cœur : je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu... Je serai semblable au Très-Haut» (Ésaïe 14:13,14). Satan utilisa sa propre liberté pour se retourner contre son Créateur, et celui-ci le laissa s'enfler d'orgueil.

«Certains interprètes pensent que l'arrogance du diable trouve son origine dans l'ordre que le Tout-Puissant adressa à tous les anges : «Ne sont-ils pas tous [les anges] des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère *en faveur* de ceux qui doivent hériter du salut ?» (Hébreux 1:14) Ces anges «supérieurs en force et en puissance» (2 Pierre 2:11), pouvaient-ils sans se rebeller accepter de se soumettre à l'homme, de servir cette faible créature ? Certaines créatures angéliques, tenues fermement par la grâce, acceptèrent ce ministère *en notre faveur*. D'autres, en revanche, ayant pris conscience de la chute annoncée de l'homme, se rangèrent à la suite de Lucifer et refusèrent ce qui leur semblait comme une humiliation et s'éloignèrent de Dieu (Jude 6). Je me hâte d'ajouter que tout cela ne prit pas Dieu au dépourvu parce que, dans son alliance, il avait décidé d'utiliser cette chute pour exalter la gloire de son Fils, ce qui est le but ultime de son alliance.»

Le bouleversement immense entraîné par la chute

Je me hasardai à demander : «Adam et Ève devinrent-ils, comme l'avait promis le serpent, «comme des dieux (ou comme Dieu), connaissant le bien et le mal» ?

– S'il est dit qu'après leur faute «les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent ; ils connurent qu'ils étaient nus» (3:7), c'est parce que le premier péché provoqua en eux une transformation immense.

Laquelle ? Voici comment je comprends la chose : à cet instant, juste après leur désobéissance, la conscience de chacun s'éveilla à la gravité de leur faute. La nature du bien et du mal se révéla à eux. Alors qu'ils vivaient jusqu'ici nus et sans honte, car cette nudité manifestait leur innocence, la profonde transformation intérieure qui suivit leur désobéissance les effraya. Désormais, leur nature ne se centrait plus sur Dieu, mais sur le « moi » et sur la satisfaction première de leur égoïsme. Alors que la nudité lui était auparavant naturelle et dépourvue de gêne, le désir de l'homme était maintenant provoqué par des pulsions nées de la nudité de la femme. La honte les envahit et ils se firent des ceintures de feuilles.

– Mais alors, comment pouvaient-ils se reproduire s'il n'y avait pas de désir ?

– Ce n'est pas tant le désir qui était nouveau, mais l'égoïsme qu'il renfermait désormais. Il faut croire que c'est par la volonté d'honorer le don de Dieu plutôt que par un désir égoïste que l'homme pouvait connaître la femme, comme le dit de manière imagée Augustin d'Hippone : à la manière d'une main qui enfle un gant.

«Donc, dès cet instant fatidique, toutes les pensées, les aspirations, les actes et les capacités extraordinaires des hommes ont eu pour but la satisfaction du « moi », de la personne. L'être de l'homme n'était plus dirigé vers Dieu, mais était désormais centré sur lui-même. Le « moi » avait pris la place de Dieu. La culpabilité que leur rébellion contre Dieu venait de créer amena l'homme et la femme à se cacher et à fuir la présence de Dieu. Mais cette fuite était bien puérile, car qui peut fuir la colère du Seigneur ?

«La loi *intérieure* que Dieu leur avait donnée, une loi qui illumine la conscience, continue d'exister dans le cœur des hommes.

Comme le dit Paul : «Les païens... montrent que *l'œuvre de la loi* est écrite dans leur cœur ; leur conscience en rendant témoignage... » (*Romains 2:14,15*)

– Et pour répondre à ma question ?

– Quand Dieu dit : «Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal» (*3:22*), nous voyons que le Seigneur déplore en fait ce que l'homme est devenu. Pourquoi cela ? Parce que le mal n'est pas quelque chose de tangible. On ne peut le définir que par opposition au bien. Le mal, c'est la désobéissance et pour qu'il y ait désobéissance, il faut qu'il y ait auparavant commandement : «Je n'ai connu le péché que par la loi. Car je n'aurais pas connu la convoitise, si la loi n'avait dit : tu ne convoiteras point... car sans la loi le péché est mort» (*Romains 7:7b,8*). La «loi» dont parle Paul est l'image de Dieu qui, bien entendu, dirigeait l'homme dans sa vie avant la chute. Une fois la faute commise, cette «loi», qui est juste et droite, entraîne la culpabilité car, pour la première fois, l'homme n'atteint pas la norme divine. C'est cette culpabilité que la faute crée à ce moment qui plonge le couple initial dans la honte (comme nous l'avons déjà dit) et qui les pousse à se couvrir pour se «cacher» l'un de l'autre, ainsi qu'à fuir la présence de Dieu.

«Dieu lui-même ne connaît pas le mal comme nous-mêmes le connaissons en l'ayant consommé, expérimenté, car notre Dieu est pur et il est aussi amour (*1 Jean 4:16*). Il ne peut pas y avoir de mal en lui. Par définition, le mal lui est toujours extérieur. Dieu voit la désobéissance comme mauvaise par rapport à l'obéissance qui est bonne. Il connaît la grandeur de notre faute, mais il n'expérimente jamais le mal *en lui*, à la manière d'un homme. Il n'en est pas l'auteur non plus. Toutes choses bonnes viennent

nécessairement de Dieu, et Adam ne pouvait connaître que le bien tant qu'il restait dans sa présence et gardait sa place de créature. En promettant aux deux premiers êtres humains qu'ils seraient «comme Dieu connaissant le bien et le mal», le serpent ne faisait que proférer un mensonge. La connaissance qu'ils auraient du mal viendrait par l'expérience *au plus profond d'eux*. Mais elle deviendrait également repoussante aux yeux de Dieu. Quand le Seigneur dit : «Maintenant que l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal», il s'exprime avec une triste ironie, car ils ne sont pas devenus comme lui, bien au contraire. Ils connaissent le mal, mais seulement parce qu'ils en ont *fait l'expérience*. Ils sont désormais dignes de rejet.

– Pourquoi Dieu leur fit-il des habits de peau (3:21) ?

– Il y a ici une image très intéressante. Dieu les habille de peaux d'animaux morts (c'est la première mention, indirecte, de la mort d'un être vivant). Les feuillages dont ils s'étaient couverts sont incapables de couvrir la culpabilité de leur faute tout comme nos efforts pour nous améliorer ne peuvent jamais vraiment couvrir la nudité de notre culpabilité d'être pécheurs. Il faut désormais un sacrifice, une effusion de sang, pour effacer les transgressions. Remarque bien qu'au travers de ce premier sacrifice, qui permet à Dieu de couvrir leurs corps, nous avons un magnifique symbole qui préfigure le sacrifice suprême, celui de Christ, qui seul peut couvrir le péché. Après avoir revêtu l'homme et sa femme d'habits de peau, comme pour couvrir leur faute, Dieu leur signifie leur renvoi en les éloignant du paradis. C'est le sang de Christ qui purifie ou, si tu veux, qui couvre tous nos péchés, car il a coulé à la croix, une fois pour toutes, ce que préfigurait l'effusion du sang des animaux : «Sans effusion de sang il n'y a pas de pardon»

(Hébreux 9:22). En raison de sa répétition continuelle, le cérémoniel des sacrifices lévitiques montrait que, loin d'ôter la moindre faute, ces sacrifices ne servaient qu'à diriger les regards vers Christ.»

Haussant alors les sourcils en signe d'interrogation, le professeur se tourna vers moi, comme pour me demander si j'avais bien saisi. Semblant satisfait, il reprit :

«Posons-nous maintenant une autre question : de quelle mort le Seigneur voulait-il parler ? Dieu déclare : *«Le jour où tu en mangeras tu mourras»* (2:17). Mais, bien qu'il soit effectivement devenu mortel dans l'instant même, Adam n'est pas mort physiquement *ce jour-là*. À mon avis, il faut plutôt voir ici *la mort spirituelle*, la séparation immédiate d'avec Dieu. Sa mort physique s'amorce alors (il devient mortel), et la Genèse la présente ensuite comme une des conséquences de la chute, au même titre que la peur de Dieu, la malédiction du sol ou les douleurs de l'enfantement (3:10,16,17) : «Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière» (3:19), puis dans la répétition aux chapitres suivants de l'expression «et il mourut» pour la descendance de l'homme.

– Qu'est-ce que la mort spirituelle ?

– Un Dieu saint et parfait ne peut pas supporter une telle désobéissance, une telle iniquité contre lui, ni la souillure qu'elle entraîne. Il chassa donc l'homme du jardin d'Éden (3:23). Surtout (et il convient de bien le souligner), il l'empêcha d'y revenir : «Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement... Il mit à l'orient du jardin d'Éden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie» (iv:22-24). Pourquoi une si petite faute (en apparence !) entraîne-t-elle un si grand mal ? Souvenons-nous qu'Adam et Ève ont agi d'abord

par orgueil : Satan leur avait fait miroiter l'égalité avec Dieu (3:5). L'intention de l'homme devient donc claire : se passer de Dieu pour l'égaliser et s'appropriier sa connaissance et son discernement.

«Tu remarqueras aisément que cette tendance est toujours à l'œuvre en l'homme. Tout comme les hommes des siècles passés, nos contemporains rejettent toujours les commandements du Seigneur. Ils se disent «libres» et portent la Science au premier plan (qu'elle soit divinatoire chez les peuples dits primitifs, ou basée sur l'expérience et la raison depuis Galilée ou Francis Bacon, puis Descartes, dans les sociétés dites modernes). Puisque l'homme voulait disposer de sa propre destinée par lui-même, il devient clair que le Seigneur le prit au mot et l'envoya méditer sa faute loin de lui et du lieu béni où il l'avait installé. Il devenait tout aussi clair que cet homme ne pourrait plus y retourner non plus. Son péché, cette «mauvaise odeur» devant l'Éternel, le rendait indigne de continuer à vivre auprès d'un si grand Dieu et la communion entre eux était rompue. Vois-tu, notre Dieu est un Dieu qui se cache à cause de l'horreur que lui inspire notre propre péché. L'homme est tombé dans la mort spirituelle. Au lieu d'avoir son Créateur pour Père, il l'a maintenant pour Juge.

– Est-ce pour cela que le monde est devenu mauvais ?

– Oui, l'univers de beauté, d'harmonie et de douceur qui prévalait en Éden fut transformé en un monde effroyable. Rejeté loin de Dieu et de son paradis, Adam et tous ses descendants durent travailler un sol «maudit» pour subsister (3:17). La mort étendit son ombre (3:19) et la femme enfanta dans la douleur (3:16). D'autres changements tragiques apparurent, qui ne nous sont connus que par expérience. Le doux refuge qu'était la création

devint menaçant, parfois terrible. Les tempêtes, les cataclysmes, les hivers glacés, les parasites, les maladies, les bêtes sauvages vinrent tourmenter les pauvres êtres humains. Désormais impuissants, plongés dans un monde de souffrance, un monde hostile, il ne leur restait plus qu'à assister au repas sanglant des animaux qui s'entredévoraient. Le pire était certainement ce qui prenait lentement forme dans le cœur de l'homme, comme le pus se développe dans un abcès : l'orgueil, la haine de Dieu et du prochain, la convoitise, la jalousie et tous les actes mauvais qui en sont la conséquence : le blasphème, l'idolâtrie, le mensonge, la violence, l'adultère, le viol, le meurtre, la guerre. Paul résume cette situation terrible d'une manière admirable : «Or nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière souffre les douleurs de l'enfantement» (*Romains 8:22*).

- Peut-on préciser pourquoi le monde devint mauvais ?
- Parce que Dieu en retira une grande partie de sa grâce. Et quand Dieu se retire, ce sont ses ennemis qui le remplacent, notamment la chair qui investit l'espace laissé libre, chair sur laquelle agit puissamment le Malin. C'est ainsi qu'on voit un jugement se produire. Nous aurons d'autres occasions d'en parler.»

Une nouvelle nature

«Mais, dis-je, s'il semble légitime qu'Adam et sa femme soient châtiés à cause de leur propre transgression, comment se fait-il que l'ensemble de leurs descendants, c'est-à-dire tout le genre humain, doivent à leur tour subir le même sort, l'éloignement du paradis ? Nous ne sommes tout de même pas responsables du péché d'Adam !

– Nous allons aborder cette question complexe en plusieurs étapes. Tout d'abord, notons que l'Écriture apporte une précision importante. Elle dit qu'à partir de ce moment, la *nature* profonde de l'homme changea et, par conséquent, son comportement aussi. Il subit une transformation complète, non seulement extérieure (le corps devint mortel), mais intérieure aussi. Depuis la chute, l'homme n'est plus en phase avec l'être qui avait été conçu pour vivre en harmonie parfaite avec son Seigneur et sa création. C'est une créature déchue, dont la tendance à désobéir ne fait que croître durant toute sa vie. C'est un rebelle corrompu et orgueilleux, le plus souvent incapable de résister au mal quand celui-ci se présente devant lui, sans que cette incapacité ait un caractère obligatoire bien entendu. La Bible affirme de nombreuses fois qu'il n'y a plus aucun juste. Je te cite quelques passages : «L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal» (*Genèse 6:5*) ; «Tous ils sont égarés, tous sont pervertis» (*Psaume 14:3*) ; «Aucun vivant n'est juste devant toi» (*Psaume 143:2*) ; «Il n'y a point d'homme qui ne pèche» (*1 Rois 8:46*) ; «Qui dira... je suis net de mon péché ?» (*Proverbes 20:9*) ; «Tous sont égarés» (*Psaume 53:4*) ; «Il n'y a point de juste, pas même un seul» (*Romains 3:10*), etc.

Cette corruption morale accompagne la corruption physique, la lente dégradation du corps qui conduit à la vieillesse et à la mort. Elle n'est due qu'à sa seule faute et entraîne une incapacité complète à faire le bien. Ici encore, la Parole de Dieu le déplore de nombreuses fois : «Il n'en est aucun qui fasse le bien» (*Psaume 14:3*) ; «Le cœur est tortueux par-dessus tout, et il est méchant» (*Jérémie 17:9*) ; «Tout est pur pour ceux qui sont purs ; mais rien n'est pur

pour ceux qui sont souillés et incrédules ; leur intelligence et leur conscience sont souillées» (*Tite 1:15*) ; «Ils sont étrangers à la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qui est en eux, à cause de l'endurcissement de leur cœur» (*Éphésiens 4:18*) ; «Ce qui est bon, je le sais, n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair : j'ai la volonté, mais non le pouvoir de faire le bien» (*Romains 7:18*). L'Écriture va jusqu'à dire que toute déclaration qui sort de la bouche des hommes est corrompue par le mal ! Souviens-toi de cette parole de Jésus : «Que votre parole soit oui, oui, non, non ; ce qu'on y ajoute vient du malin» (*Matthieu 5:37*).

– Cela signifie-t-il que plus personne ne peut faire le bien ? Cela me semble difficile à croire.

– La Bible ne veut pas dire qu'aucun homme n'est plus capable de la moindre bonté, mais elle dit que tous ses actes, même les plus nobles, sont *entachés de péché*, c'est-à-dire d'orgueil, de cupidité, d'envie, etc. Même un acte bon, s'il est entaché d'orgueil, ne saurait donner satisfaction au Dieu qui met le sceau à la perfection : «Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait» (*Matthieu 5:48*). Je pense même qu'on peut aller jusqu'à dire que si l'Esprit n'intervenait pas en permanence en accordant une certaine mesure de compassion et d'amour au genre humain, le mal nous aurait tous conduits à nous entre-dévorer (nous examinerons ceci en détail lors d'un autre entretien). Car le Seigneur aime sa création et sa créature, même s'il la sait déchue.

– Ce qui signifie qu'il use de bonté pour tous, même pour les païens ?

– Oui, et à propos de ce dernier point, les théologiens parlent de «*grâces communes*», les manifestations de la bonté de Dieu pour chaque personne, qu'elle soit ou non convertie. C'est ce qu'affir-

ment Paul et Barnabas aux païens de Lystre : «Ce Dieu, dans les âges passés, a laissé toutes les nations suivre leurs propres voies, quoiqu'il n'ait cessé de rendre témoignage de ce qu'il est, en faisant du bien, en vous dispensant du ciel les pluies et les saisons fertiles, en vous donnant la nourriture avec abondance et en remplissant vos cœurs de joie» (*Actes 14:16,17*). David abonde aussi dans ce sens : «L'Éternel est bon envers tous, et ses compassions s'étendent sur toutes ses œuvres... L'Éternel soutient tous ceux qui tombent, et il redresse tous ceux qui sont courbés... Et tu leur donnes la nourriture en son temps. Tu ouvres ta main, et tu rassasies à souhait tout ce qui a vie» (*Psaume 145:9,14-16*). Nous trouvons une affirmation semblable dans le premier livre de la Bible : «Tant que la terre subsistera, les semailles et la moisson, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point» (*Genèse 8:22*). À cause de la corruption qui nous ronge, personne ne mérite les bontés qui viennent du Très-haut. L'Éclésiaste loue même les largesses que Dieu accorde au riche : «Mais, si Dieu a donné à un homme des richesses et des biens, s'il l'a rendu maître d'en manger, d'en prendre sa part, et de se réjouir au milieu de son travail, c'est là un don de Dieu. Car il ne se souviendra pas beaucoup des jours de sa vie, parce que Dieu répand la joie dans son cœur» (*Éclésiaste 5:18,19*).

«Allons plus loin. C'est à cause de l'Église, qui est la couronne de gloire de Christ, que le Seigneur agit comme protecteur et bienfaiteur du monde (car il aurait pu tout détruire définitivement lors du déluge, ou même au jour de la chute). Ce qui arriva à Potiphar, le commandant de la garde du pharaon, illustre bien ce dernier fait. Bien qu'il fût idolâtre, Dieu bénit sa maison à cause de Joseph son esclave : «L'Éternel bénit la maison de l'Égyptien, à

cause de Joseph ; et la bénédiction de l'Éternel fut sur tout ce qui lui appartenait, soit à la maison, soit aux champs» (*Genèse 39:5b*). En apportant une certaine mesure de protection sur le monde et en bénissant même les païens, le Seigneur permet à l'Église de s'épanouir et de lui rendre gloire : «Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain ; si l'Éternel ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain» (*Psaume 127:1*).

– Si je comprends bien, le mal qui est en l'homme depuis Adam *se transmet* de génération en génération. Mais si nous sommes soumis à la malédiction du péché bien que n'étant pas responsables de la faute que commit Adam, peut-on dire que nous sommes encore responsables du mal que nous faisons ?

– C'est cela, notre nature pécheresse se transmet à nos fils et aux fils de nos fils, comme une maladie héréditaire. Mais l'incapacité du monde à faire le bien n'enlève pas la responsabilité de l'homme devant son péché. Il serait vain d'affirmer que le genre humain ne fait que suivre ses passions, issues de sa nature déchue et qu'on ne peut rien faire sinon le regretter. Autant accuser le Seigneur de nous avoir tous enfermés dans un carcan de méchanceté, sans que nous n'y puissions rien.

«Si nous péchons, c'est que nous le voulons bien. Jean déclare que le péché est une violation de la loi morale, le résultat d'un acte *volontaire* (*1 Jean 3:4*). Nul ne peut nous y obliger. La Bible va même plus loin en précisant qu'en dehors de la loi écrite, il existe une autre loi que Dieu a mise dans le cœur de tout homme et qui agit comme un puissant avertissement, cette même loi dont nous avons déjà parlé : «Les païens... montrent que l'œuvre de la loi est écrite dans leur cœur, leur conscience en rendant témoignage» (*Romains 2:14,15*).

«Cette conscience est là pour nous avertir du péché et nous accuser si nous désobéissons : «Accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un» (*Jean 8:9*). Bien plus (et c'est ici tout à l'honneur de notre grand Dieu), non seulement il bénit le monde, mais il retient le mal en permanence : «Dieu... ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces» (*1 Corinthiens 10:13*).

«Si, malgré notre conscience, malgré la prévenance du Seigneur qui interdit que nous soyons tentés au-delà de notre propre résistance, nous péchons, alors, nous n'avons aucune excuse. Le fait que notre nature soit déchue ne nous dédouane pas de nos fautes. Nous ne péchons pas parce quelque chose d'extérieur nous y force, mais parce que dans notre état de péché, *nous décidons* de le faire.»

Puis il ajouta en levant l'index, comme pour mettre un point final à ce qu'il venait de dire :

«Enfin, je dirais pour bien me faire comprendre que l'homme non régénéré décide toujours de pécher, et cela parce qu'il le veut bien et, surtout, parce qu'il s'y complaît. Il *aime* pécher, comme la truie aime son borbier ou l'ivrogne sa bouteille. Nous verrons plus loin ce qu'il en est du libre arbitre chez l'homme non régénéré. Toutes ces choses montrent que notre responsabilité est tout aussi totale que notre culpabilité. Nous serons donc jugés avec la plus juste mesure, et nous ne pourrons pas dire, comme l'a fait Ève : «C'est le serpent qui m'a séduit» (*Genèse 3:13*).

«Mais il est tard. La prochaine fois, nous examinerons en détail la question de la transmission du mal que nous n'avons fait qu'effleurer.»

L'enseignement de ce second entretien était beaucoup plus profond que celui du premier. Les notions qui s'en dégagent étaient encore toutes fraîches pour moi. Avant d'en oublier une partie, je notai dans mon carnet les quelques réflexions que je pouvais en retirer : «La chute de l'homme est due au mensonge de Satan qui a contesté la parole du Seigneur, attisé le doute d'Ève, puis celui d'Adam. Il a agi sur leur orgueil en leur faisant miroiter qu'ils deviendraient comme Dieu s'ils mangeaient du fruit défendu. Leur désobéissance a entraîné un bouleversement considérable dans leur propre nature. Ils subissent désormais, comme un juste jugement, la mort physique doublée d'une mort spirituelle, loin de leur Seigneur et Maître dans un monde devenu hostile. Si le diable est à l'origine de leur déchéance, ils n'en demeurent pas moins entièrement responsables, car ils ont librement décidé de céder à cette tentation.»